

A close-up portrait of a woman's face, focusing on her eyes. She has light skin and blue eyes. The background is dark. The text is overlaid on the image.

VAL McDERMID

**UNE VICTIME
IDÉALE**

**Toute ressemblance avec
cette personne fait de vous
une cible potentielle**

Flammarion

VAL McDERMID

UNE VICTIME IDÉALE

Dans une petite ville du Yorkshire, des femmes qui se ressemblent sont retrouvées mortes. Leur point commun : elles sont toutes blondes aux yeux bleus. Ce tueur pas comme les autres cherche en chacune de ses victimes la femme parfaite, amante soumise et ménagère accomplie, avant de les massacrer avec la plus grande cruauté.

Au moment où le meurtrier se prépare à fondre sur sa future proie, Tony Hill se retrouve au cœur de l'enquête mais cette fois sur le banc des accusés. Le célèbre profiler serait-il passé de l'autre côté du miroir ?

Dans ce thriller psychologique à glacer le sang, le duo formé par Tony Hill et Carol Jordan est plus que jamais mis en péril.

« Val McDermid est capable de déstabiliser le lecteur comme personne. »

The Guardian

Val McDermid est l'auteur de vingt-six best-sellers, déjà traduits en trente langues et vendus à plus de dix millions d'exemplaires dans le monde. Elle a remporté de nombreux prix, dont le Diamond Dagger Award pour l'ensemble de sa carrière. Après Comme son ombre, Châtiments et Lignes de fuite (Flammarion, 2013, 2014 et 2015), tous des succès critiques et populaires, Une victime idéale est son sixième roman chez Flammarion.

Traduit de l'anglais
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot

Flammarion

Une victime idéale

Val MCDERMID

Une victime idéale

*Traduit de l'anglais
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot*

Flammarion

Titre original : Cross and Burn
Éditeur original : Little, Brown
© Val McDermid, 2013.
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2016.
ISBN : 978-2-0813-8908-3

*À mes amis du bord de mer.
Merci de m'avoir accueillie et ramenée chez moi.*

« Le plus dur dans la vie, c'est de savoir quand faire table rase du passé. »

David Russell

« Mais vous n'êtes pas là, maintenant, pour me ramener
Au lit. Aucun de vous. Regarde la neige,
Dis-je à celui qui est près de moi, j'ai froid,
Tu veux bien me serrer ? Serre-moi. Lâche-moi. »
« Hammersmith Winter »

Robin Robertson

1
Premier jour

Il se réveillait chaque matin avec un frisson d'excitation. Le grand jour était-il arrivé ? Allait-il enfin la rencontrer, cette femme parfaite ? Il savait qui elle était, bien sûr. Il l'observait depuis deux semaines maintenant, il connaissait ses habitudes, ses amis et ses petites manies. Sa façon de passer ses cheveux derrière ses oreilles quand elle s'asseyait au volant de sa voiture. Ou d'allumer toutes les lumières de son appartement dès qu'elle rentrait chez elle.

Ou encore de ne jamais regarder dans son rétroviseur.

Il tendit la main vers la télécommande et ouvrit les stores des grands velux. La pluie tombait sans discontinuer et le ciel était uniformément gris. Pas de vent. Simplement une pluie drue. Quand il faisait ce temps-là, les gens s'abritaient sous leur parapluie, tête baissée, sans prêter attention à ce qui se passait autour d'eux, ni aux caméras de télésurveillance.

Premier critère rempli.

En plus, c'était samedi. Elle n'aurait donc pas de rendez-vous prévu, pas de réunion. Personne ne remarquerait son absence. Personne ne signalerait sa disparition.

Deuxième critère rempli.

Le fait qu'on soit samedi augmentait considérablement ses chances de croiser son chemin, et de mettre ainsi en œuvre la première étape de son projet soigneusement élaboré qui ferait d'elle une épouse parfaite. Qu'elle le veuille ou non. Ce qu'elle voulait n'entrait pas en ligne de compte.

Une victime idéale

Troisième critère rempli.

Il prit une longue douche, savourant le plaisir sensuel de l'eau chaude sur sa peau. Si elle se débrouillait bien, elle pourrait partager ce plaisir avec lui, ce qui rendrait toute cette expérience encore plus agréable. Quoi de mieux pour commencer la journée qu'une fellation sous la douche ? C'était le genre de choses qu'une épouse parfaite serait ravie de faire pour son homme. Il n'y avait jamais pensé auparavant. La première n'y avait pas pensé non plus, d'ailleurs, ce qui prouvait une fois de plus qu'elle n'avait vraiment pas été à la hauteur de ses exigences.

Il ajouta mentalement un nouveau critère à sa liste. C'était important d'être bien organisé.

Il croyait à l'organisation, la préparation, la prudence. Un observateur extérieur aurait pu conclure, vu le temps écoulé depuis que cette connasse avait contrecarré ses plans, qu'il avait abandonné sa quête. Cet observateur se serait lourdement trompé. D'abord, il avait dû réparer les dégâts qu'elle avait causés. Ça lui avait pris un temps considérable et il lui en avait voulu à chaque instant. Ensuite, il avait dû clarifier ses objectifs.

Il avait envisagé d'acheter ce qu'il désirait, comme son père l'avait fait avant lui. Mais même si les femmes asiatiques étaient accommodantes, ça faisait mauvais effet de se présenter en compagnie de l'une d'elles. Les gens pensaient immédiatement que vous étiez un inadapté, un pervers, un raté. C'était la même chose avec les femmes de l'ex-Empire soviétique commandées sur Internet. Ces accents gutturaux, ces cheveux blond platine, ces tendances criminelles indélébiles... ça ne lui convenait pas. On ne pouvait pas parader devant ses collègues de travail avec une fille pareille à son bras et s'attendre à ce qu'ils vous respectent.

Il avait songé à recourir aux sites de rencontres. Le problème, c'était qu'on choisissait simplement l'emballage sans savoir ce qu'il contenait. Il fallait donc faire attention à ne pas s'emballer trop vite. Ce trait d'esprit le fit glousser. Il était habile avec les mots. Les gens admiraient cela chez lui, il le savait. Le vrai problème des rencontres sur Internet,

Premier jour

c'était que si les choses tournaient mal, ses options étaient limitées. Parce qu'on laissait toujours derrière soi une trace numérique. Être anonyme sur Internet, cela nécessitait des efforts, du talent et des ressources. Le risque de se faire prendre à cause d'une seconde d'inattention était trop grand pour qu'il tente le coup. En plus, si la femme ne convenait pas, il n'aurait aucun moyen de lui faire payer son échec. Elle reprendrait sa vie comme avant. Elle aurait gagné.

Il ne pouvait pas tolérer ça. Il avait donc dû trouver un autre moyen. C'était à ce moment-là qu'il avait échafaudé son plan. Il avait mis du temps à le mettre sur pied. Il avait fallu développer une stratégie, l'étudier sous tous les angles possibles puis effectuer des recherches. Et à présent, il était enfin prêt.

Il enfila un jean noir passe-partout et un polo avant de lacer soigneusement ses bottes dont la pointe était renforcée avec de l'acier. Juste au cas où. Il descendit au rez-de-chaussée, se prépara un thé vert et mangea une pomme. Puis il se dirigea vers le garage pour vérifier une nouvelle fois que tout était bien en place. Le congélateur était éteint, la porte ouverte, prêt à recevoir son chargement. Des morceaux de scotch prédécoupés étaient collés les uns à côté des autres, sur le bord de l'étagère. Sur une petite table étaient alignés une paire de menottes, un Taser, du fil de fer gainé et un rouleau de scotch opaque. Il enfila sa veste en toile huilée et fourra tout ça dans ses poches. Enfin, il saisit une mallette en métal avant de retourner à la cuisine.

Les quatrième et cinquième critères étaient remplis.

Il jeta un dernier coup d'œil au garage et remarqua qu'il avait laissé des feuilles dans son sillage la dernière fois qu'il était venu. Il poussa un soupir, posa la mallette et prit une pelle et une balayette. Un boulot de femme, songea-t-il avec impatience. Et si tout se passait bien aujourd'hui, il y aurait bientôt une femme pour faire ça.

2

Vingt-quatrième jour

Le Dr Tony Hill remua sur son siège en évitant de regarder le visage défiguré de son interlocutrice.

— Quand tu penses à Carol Jordan, qu'est-ce qui te vient à l'esprit ? demanda-t-il.

Chris Devine, qui faisait officiellement toujours partie de la brigade criminelle de Bradfield, pencha la tête vers lui comme si elle souffrait de surdité.

— Quand tu penses à Carol Jordan, qu'est-ce qui te vient à l'esprit, à *toi* ? répliqua-t-elle sur un ton taquin.

Il comprit qu'elle essayait de détourner sa question.

— J'essaie de ne pas penser à Carol, répondit-il.

Malgré ses efforts, il ressentit de la tristesse.

— Peut-être que tu devrais. Tu en as peut-être plus besoin que moi.

La pièce s'était obscurcie au fur et à mesure qu'ils parlaient. Le jour déclinait au-dehors et la lumière semblait diminuer encore plus vite dans la pièce. Puisque Chris ne pouvait pas le voir, Tony n'avait pas à s'efforcer de rester impassible, comme d'habitude. Il reprit sur un ton léger que contredisait l'expression de son visage :

— Tu n'es pas ma thérapeute, tu sais.

— Et tu n'es pas le mien. Si tu n'es pas venu en ami, alors ça ne m'intéresse pas. Je leur ai dit que je ne voulais pas perdre mon temps avec un psy. Mais tu le sais, non ? Ils ont dû te le dire. C'est toujours vers toi qu'ils se tournent

Vingt-quatrième jour

en dernier recours. Le lapin qu'on sort du chapeau quand tous les autres tours de magie ont foiré.

C'était étonnant qu'elle ne soit pas encore plus amère, songea-t-il. À sa place, il serait furieux. Il se défoulerait sur tous ceux qui franchiraient le pas de la porte.

— C'est vrai, je sais que tu as refusé de coopérer avec l'équipe de psychologues. Mais ce n'est pas pour ça que je suis venu. Je ne suis pas ici pour essayer de t'analyser en douce. Je suis ici parce qu'on se connaît depuis longtemps.

— Ça ne veut pas dire qu'on est amis.

Sa voix était monocorde, sans vie.

— C'est vrai. Je ne cultive pas vraiment l'amitié.

Il fut surpris de constater à quel point c'était facile d'être honnête avec quelqu'un qui ne pouvait voir ni son visage ni son langage corporel. Il avait déjà lu des choses sur ce phénomène mais ne l'avait jamais expérimenté lui-même. Peut-être qu'il devrait essayer de porter des lunettes noires et feindre la cécité avec ses patients les plus difficiles.

Elle lâcha un petit rire sec.

— Tu donnes très bien le change quand ça t'arrange.

— C'est gentil de ta part. Il y a longtemps, on m'a dit que j'essayais de « passer pour quelqu'un de normal ». La formule m'a plu. Je l'utilise, depuis.

— Bon, et de toute façon, qu'est-ce que ça peut faire qu'on se connaisse depuis longtemps ?

— C'est tout ce qui nous reste, j'imagine.

Il changea de nouveau de position. Il n'était pas à l'aise avec la tournure que prenait cette conversation. Il était venu parce qu'il voulait être présent, l'aider. Mais plus ça allait, plus il avait l'impression que c'était lui qui avait besoin d'aide.

— Ce qui demeure une fois que la tempête est passée, ajouta-t-il.

— Je crois que si tu es là, c'est surtout pour essayer de comprendre ce que tu ressens, commenta-t-elle avec une pointe de colère. Parce que j'ai été touchée à la place de Carol. Et que ça nous rapproche.

— Je croyais que c'était moi le psychologue ici.

Une victime idéale

C'était une riposte assez faible comparée à la force de son attaque.

— Ça ne veut pas dire que tu comprends ce qui se passe dans ta propre tête, reprit-elle. Ou ton propre cœur. C'est compliqué, docteur, non ? Si tu te sentais simplement coupable, ce serait plus simple, tu ne crois pas ? Ce serait compréhensible. Mais ce n'est pas aussi simple, parce que la culpabilité génère de la colère, un sentiment d'injustice, l'impression qu'on est seul à porter le fardeau. On se sent responsable. Ce sentiment d'injustice, c'est comme une brûlure d'estomac, comme de l'acide qui brûle les entrailles.

Elle s'interrompit brusquement, choquée par sa propre figure de style.

— Je suis désolé, dit-il.

Elle porta la main à son visage et s'arrêta à quelques millimètres de sa peau boursouflée, conséquence du piège à l'acide qui avait été destiné à quelqu'un d'autre.

— Alors, qu'est-ce qui te vient à l'esprit quand tu penses à Carol Jordan ? insista-t-elle d'une voix plus agressive.

Tony secoua la tête.

— Je ne peux pas le dire.

Non parce qu'il ne connaissait pas la réponse. Mais parce qu'il ne la connaissait que trop bien.

Même de dos, Paula McIntyre reconnut le garçon. Elle était flic, après tout. C'était le genre de compétences qu'on attendait d'elle. Surtout quand elle croisait la personne en question hors de son cadre habituel. Les civils étaient généralement peu doués pour ça. Sans contexte, ils étaient perdus. Mais les policiers devaient exploiter et cultiver cette compétence afin de se rappeler n'importe quel individu, même quand ils ne l'avaient croisé qu'une seule fois. « Ouais, tu parles », se dit-elle. Encore un de ces mythes propagés par les séries policières.

N'empêche qu'elle reconnut le garçon alors qu'elle l'abordait de trois quarts. Si elle était entrée dans le commissariat par la porte du personnel (située à l'arrière et donnant sur le parking), elle l'aurait raté. Mais c'était son premier jour au commissariat de Skenfrith Street et elle ne connaissait pas encore bien les lieux. Elle avait donc opté pour la facilité en se garant sur le parking à étages situé juste en face et en empruntant la porte principale. L'adolescent était à la réception et se balançait d'un pied sur l'autre. Quelque chose dans sa façon de se tenir et d'incliner la tête suggérait qu'il était sur la défensive, tendu. Mais pas coupable.

Elle s'arrêta pour essayer de savoir ce qui se passait.

— Je comprends ce que vous dites, je suis pas débile, dit-il d'une voix plus désespérée qu'agressive. Mais je vous assure que là c'est différent.

Une victime idéale

Il haussa légèrement les épaules.

— Les gens n'agissent pas tous de la même façon, monsieur, reprit-il. Vous pouvez pas généraliser.

Il avait l'accent du coin qui, malgré ses efforts, trahissait son appartenance à la classe moyenne.

Le réceptionniste murmura quelque chose qu'elle n'entendit pas. Le jeune homme s'agita un peu plus, visiblement agacé. Ce n'était pas le genre de garçon à envoyer balader tout le monde, elle en était presque sûre. Il fallait tout de même essayer de le calmer. C'était souvent en maîtrisant au mieux la situation qu'on parvenait à comprendre les problèmes.

Paula s'avança et posa la main sur le bras du garçon.

— Torin, c'est ça ?

Il se tourna vers elle, l'air surpris et inquiet. Il avait une épaisse chevelure noire et le teint pâle caractéristique de l'ado qui passe son temps dans sa chambre. De grands yeux bleus cernés, un gros nez, une bouche fine avec cependant des lèvres charnues et l'ombre de ce qui pourrait devenir un jour une moustache. Paula compara le garçon qu'elle avait sous les yeux avec l'image qu'elle avait dans sa tête et tout correspondait. C'était bien lui.

Il défronça légèrement les sourcils.

— Je vous connais. Vous êtes venue chez nous. Avec le médecin, dit-il en faisant visiblement un effort de mémoire. Elinor. Celle qui travaille aux urgences.

Paula acquiesça.

— C'est ça. On était venues dîner. Ta mère et Elinor sont collègues. Je m'appelle Paula.

Elle sourit à l'intention du petit homme gris assis derrière la réception et sortit sa carte de police de la poche de sa veste.

— Inspecteur McIntyre, brigade criminelle, équipe du commandant Fielding.

L'homme hocha la tête.

— J'étais en train de dire à ce jeune homme qu'on ne peut rien faire pour lui puisque sa mère a disparu depuis moins de vingt-quatre heures.

Vingt-quatrième jour

— Disparu ?

Paula n'eut pas le temps d'en dire davantage parce que Torin McAndrew répliqua, frustré :

— Et moi j'étais en train de dire à ce..., commença-t-il avant de souffler bruyamment par le nez, à ce monsieur qu'on ne peut pas traiter tout le monde pareil et que là c'est différent parce que ma mère ne sort jamais toute la nuit.

Paula ne connaissait pas très bien Bev McAndrew, mais sa compagne, Elinor Blessing, médecin aux urgences de l'hôpital de Bradfield Cross, lui avait beaucoup parlé de cette pharmacienne en chef. Et d'après ce qu'elle savait, cette femme n'était effectivement pas du genre à sortir toute la nuit. Mais ça, le réceptionniste s'en fichait.

— Je vais m'entretenir avec Torin, annonça-t-elle fermement. Est-ce que vous avez une salle d'interrogatoire ?

L'homme indiqua une porte à l'autre bout de la salle d'attente déserte.

— Merci, reprit-elle. Vous pouvez appeler la brigade criminelle et avertir le commandant Fielding que je suis arrivée et que je serai là d'un moment à l'autre ?

Il décrocha le téléphone d'un air peu enthousiaste. Du pouce, Paula désigna la salle d'interrogatoire.

— Allons nous asseoir, tu vas me raconter ce qui se passe, dit-elle en avançant vers la porte.

— D'accord.

Torin la suivit en traînant des pieds avec ses baskets trop grandes, attitude négligée caractéristique de l'adolescent qui ne connaissait pas encore très bien les proportions de son propre corps.

Paula ouvrit la porte sur une pièce minuscule juste assez grande pour contenir une table et trois chaises en acier, recouvertes d'un tissu flashy à motifs bleu et noir. « J'ai vu pire », songea-t-elle en faisant signe à Torin de s'installer. Elle s'assit en face de lui et sortit de son sac à main un carnet à spirales et un stylo.

— Alors, Torin, et si tu me racontais tout depuis le début ?

Une victime idéale

Elle avait volontairement stagné au rang d'officier de police afin de pouvoir intégrer la brigade d'enquêtes prioritaires dirigée par le commandant Carol Jordan. Quand cette équipe avait été démantelée, elle avait postulé au premier poste de lieutenant qui s'était ouvert à la brigade criminelle de Bradfield. Cela faisait tellement longtemps qu'elle avait obtenu son examen d'entrée qu'elle avait eu peur qu'on ne lui demande de le repasser.

Ce n'était pas comme ça qu'elle avait imaginé son premier jour en tant que lieutenant. Elle avait cru que quelqu'un d'autre hériterait des interrogatoires préliminaires. Mais c'était ça, le métier de flic. Les choses ne se passaient jamais comme vous l'aviez imaginé.

Les stores occultants remplissaient leur fonction. Et c'était tant mieux, parce que le noir total vous empêchait d'apercevoir des ombres qui vous enflammaient l'imagination. Or Carol Jordan n'avait surtout pas besoin qu'on stimule son imagination. Elle y arrivait très bien toute seule.

Les scènes de crime ne lui étaient pourtant pas étrangères. Sa vie d'adulte avait été ponctuée par des images de morts violentes. Elle s'était retrouvée face à des victimes de torture, de violences domestiques banales qui avaient dégénéré, de sadisme sexuel bien pire que les pires fantasmes. Quel que soit le type de brutalité qu'on évoquait, Carol Jordan en avait vu les conséquences. Parfois, ces images l'avaient empêchée de dormir ou poussée à ouvrir une bouteille de vodka pour les rendre plus floues. Mais jamais plus de quelques jours. Sa soif de justice avait toujours repris le dessus, transformant l'horreur en moteur d'action. Ces images devenaient la force qui dirigeait ses enquêtes, une source de motivation nécessaire pour amener les tueurs à assumer les conséquences de leurs crimes.

Mais cette fois, c'était différent. Cette fois, rien ne pouvait atténuer l'ampleur de ce qu'elle avait vu. Ni le temps, ni l'alcool, ni la distance. À présent, on aurait dit qu'un film repassait en boucle dans son cerveau. Ce n'était pas un long film, mais il avait toujours la même force à chaque fois qu'il se répétait. Le plus bizarre, c'était qu'elle y figurait. Comme

Une victime idéale

si quelqu'un s'était tenu derrière elle avec une caméra à la main, immortalisant en vidéo amateur le pire moment de sa vie, avec des couleurs légèrement trop pâles et un cadrage bizarre.

Au début du film, on la voyait pénétrer dans la maison, avec son intérieur familial, sa grande cheminée, ses murs de pierre et ses poutres apparentes. Des canapés où elle s'était assise, des tables où elle avait feuilleté des magazines, mangé, posé des verres de vin, des tentures murales artisanales qu'elle avait admirées et un pull qu'elle avait vu des dizaines de fois, porté par son frère ou posé sur le dossier d'une chaise. Il y avait un tee-shirt en boule par terre, près de la table de la salle à manger où l'on voyait encore les restes d'un déjeuner. Et au pied des escaliers menant à la mezzanine, deux policiers en uniforme et veste fluorescente. Le premier avait l'air bouleversé, le deuxième embarrassé. Entre eux, un autre vêtement froissé qui ressemblait à une jupe. Déconcertant mais pas terrifiant. Parce qu'un film ne pouvait pas véhiculer l'odeur du sang versé.

Alors que Carol s'approchait des escaliers en bois, la caméra faisait un plan large pour montrer le plafond et la mezzanine. On aurait dit un tableau de Jackson Pollock dont l'unique couleur aurait été le rouge. Du sang. Du sang qui avait giclé, éclaboussé et maculé les murs blancs. Elle avait compris à ce moment-là que ce qui l'attendait allait être terrible.

La caméra la suivait tandis qu'elle montait les marches, enregistrant chacun de ses pas hésitants. La première chose qu'elle vit fut leurs jambes et leurs pieds, dans une mare de sang. Le lit et le sol en étaient couverts. Elle continua son ascension et aperçut les corps sans vie de Michael et Lucy, comme des îlots perdus au milieu d'un océan pourpre.

Là, la vidéo faisait un arrêt sur image. Mais son cerveau, lui, ne faisait pas de pause. La culpabilité tournait sans cesse dans sa tête, comme un hamster dans sa roue. Si seulement elle avait été une meilleure flic. Si seulement elle avait pris les choses en main au lieu de s'en remettre à Tony. Si seulement elle avait averti Michael qu'un criminel en fuite avait

Vingt-quatrième jour

des raisons de se venger contre elle. Si seulement, si seulement...

Mais elle n'avait pas pu changer le cours des choses. Son frère et la femme qu'il aimait s'étaient donc fait massacrer dans la grange qu'ils avaient retapée de leurs propres mains. Une maison avec des murs épais d'un mètre, où ils se sentaient en sécurité. Et ce terrible événement avait bouleversé sa vie tout entière.

Elle s'était toujours épanouie dans son travail. C'était, croyait-elle, ce qu'elle faisait de mieux. Un moyen pour elle de mettre son intelligence à profit, un lieu où sa ténacité était valorisée. Sa capacité à se rappeler mot pour mot une conversation était utile. Et elle avait découvert qu'elle savait inspirer une certaine loyauté chez les officiers avec qui elle travaillait. Carol avait été fière d'être flic. Désormais, elle avait coupé les ponts avec tout ça.

Elle avait déjà donné sa démission à la brigade criminelle de Bradfield quand Michael et Lucy avaient été assassinés. Elle s'appêtait alors à prendre de nouvelles fonctions, comme commandant à la brigade de la West Mercia. Elle avait gâché ses chances là-bas et elle s'en fichait. Elle avait également eu l'intention de partager avec Tony l'immense maison édouardienne dont il avait hérité. Mais ce rêve était lui aussi parti en fumée ; sa vie personnelle et sa vie professionnelle avaient toutes deux été victimes d'un tueur sans pitié.

Sans domicile et sans travail, Carol était retournée vivre chez ses parents. La mythologie populaire voulait que quand tout allait mal, on rentrait se réfugier à la maison. Apparemment, elle avait là encore commis une erreur de jugement. Certes, ses parents ne lui avaient pas tourné le dos. Ils ne l'avaient pas non plus tenue directement pour responsable de la mort de son frère. Mais le silence de son père et l'agressivité de sa mère avaient été comme des reproches permanents. Elle avait tenu le coup deux semaines avant de refaire ses bagages.

Elle n'avait laissé derrière elle que son chat, Nelson. Tony lui avait dit un jour, pour plaisanter, que sa relation avec ce

Une victime idéale

chat noir était la seule qui fonctionnait bien dans sa vie. C'était trop proche de la vérité pour être drôle. Mais Nelson était vieux, à présent. Trop vieux pour qu'on l'enferme dans une caisse et qu'on le trimballe aux quatre coins du pays. La mère de Carol se montrait plus gentille avec le chat qu'avec elle. Carol lui avait donc confié la garde de Nelson.

Elle possédait toujours un appartement à Londres mais n'y avait pas habité depuis tellement longtemps qu'elle ne s'y sentait plus chez elle. Par ailleurs, la différence entre son remboursement de prêt mensuel et le loyer qu'elle percevait de ses locataires était sa seule source de revenus dans la mesure où les avocats n'avaient pas fini de fouiller dans la vie de son frère – ou ce qu'il en restait. Elle n'avait donc eu qu'une seule solution.

D'après le testament de Michael, en l'absence de Lucy, c'était Carol qui héritait de la grange reconvertie. Elle était à son nom à lui ; Lucy, elle, était propriétaire de leur maison en France. La propriété, avec ses fantômes et ses traces de sang, appartenait donc désormais à Carol. La plupart des gens auraient engagé une équipe de nettoyage, changé ce qui ne pouvait être nettoyé puis vendu la maison à un acquéreur ignorant tout de son histoire tragique.

Mais Carol Jordan n'était pas comme la plupart des gens. Elle avait beau être brisée et fragilisée, elle s'était accrochée à cette détermination qui l'avait sauvée maintes fois auparavant. Elle avait donc échafaudé un plan. Et à présent, elle essayait de le mettre à exécution.

Elle avait l'intention d'effacer toute trace de ce qui s'était passé et de réaménager la grange afin de pouvoir y habiter. Ce qu'elle recherchait, c'était une sorte de réconciliation. Au fond, elle ne croyait pas que ce soit possible. Mais c'était le seul objectif qu'elle s'était trouvé et qui l'occupait. Un travail physique intense qui lui permettait de dormir la nuit. Et si ça ne fonctionnait pas, il restait toujours la vodka.

Certains jours, elle avait l'impression d'être un écrivain en résidence dans le magasin de bricolage du coin ; sa liste de courses était une suite interminable d'outils plus ou moins familiers, alignés sur le papier comme une séquence de

Vingt-quatrième jour

haïkus. Elle avait réussi à percer le mystère de cette poétique obscure qu'était la décoration d'intérieur et avait fini par maîtriser ces outils et ces nouvelles techniques. Lentement mais sûrement, elle effaçait l'histoire de ce lieu. Elle ignorait si cela lui apporterait un peu de paix. Par le passé, elle aurait demandé à Tony son avis sur le sujet. Mais il n'en était plus question aujourd'hui. Elle devait apprendre à devenir son propre psy.

Carol alluma la lampe de chevet et enfila son nouvel uniforme de travail : un jean sale et déchiré, des bottes aux talons renforcés d'acier et une épaisse chemise à carreaux. « Barbie construction », comme l'avait surnommée l'un des quinquagénaires qui fréquentaient le magasin de bricolage. Ça l'avait fait sourire, même si le surnom n'aurait pu être plus mal trouvé.

Alors qu'elle attendait que la machine à café remplisse sa tasse, elle traversa la maison et sortit dans l'air frais du matin. Les nuages bas et gris stagnant au-dessus des collines annonçaient de la pluie. L'automne cédait peu à peu la place à l'hiver, emportant avec lui les couleurs de la lande. Le bosquet planté sur une des pentes de la colline changeait de couleur, passant du vert au marron. On apercevait le ciel entre les feuilles pour la première fois depuis le printemps. Bientôt, il ne resterait plus qu'un entrelacs de branches, mettant ainsi la colline à nu. Elle respira profondément, en quête de sérénité.

Autrefois, elle aurait été alertée par ce sixième sens qui avertissait les bons flics d'un danger imminent. Ce qui prouvait à quel point elle s'était éloignée de l'ancienne Carol Jordan, c'était qu'elle n'avait absolument pas conscience qu'on observait ses moindres gestes.

Rob Morrison consulta une nouvelle fois sa montre et regarda également l'heure sur son téléphone. 6h58. La nouvelle chef n'avait plus que deux minutes si elle voulait faire bonne impression pour son premier jour de travail. Avant qu'il puisse se réjouir de son retard, il entendit un bruit de talons sur le carrelage, signalant que quelqu'un arrivait par la porte donnant sur la rue et non par celle qui menait au parking. Il se retourna et la vit, imperméable ruisselant de pluie, chaussures éclaboussées de boue. Marie Mathers, sa nouvelle collègue, directrice du marketing. Lui était directeur des opérations.

— Bonjour, Rob.

Elle changea sa sacoche d'ordinateur d'épaule et la mit du même côté que son sac afin de pouvoir lui serrer la main.

— Merci de prendre le temps de me faire visiter, ajouta-t-elle.

— Autant commencer dans les meilleures conditions, répondit-il avec un demi-sourire qui effaça son air agacé. Puisqu'on va collaborer à pousser en avant Tellit Communications comme s'il s'agissait du char de Thor.

Il prit plaisir à voir son expression de surprise quand elle comprit que son commentaire était sardonique. Il aimait détromper les gens qui, généralement, ne s'attendaient pas à ce que le directeur des opérations d'une entreprise de téléphonie mobile soit un homme cultivé.

Vingt-quatrième jour

— Vous n’êtes pas venue en voiture ?

Elle passa la main dans son épais carré blond et indiqua la rue.

— On habite à cinq minutes à pied du terminus du tram, alors je trouve toujours une place. Je préfère commencer ma journée comme ça plutôt que coincée dans les embouteillages.

Quand elle sourit, son nez se plissa comme si elle avait senti une odeur agréable. Sur le plan esthétique, elle se situait selon Rob nettement au-dessus de son prédécesseur, Jared Kamal.

— Alors, par quoi commence-t-on ?

— Je vais d’abord vous donner vos pass de sécurité. Et puis je vous emmènerai à l’étage pour vous faire visiter.

Tout en parlant, Rob l’invita à se diriger vers le bureau de la sécurité, une main posée sur son coude, et huma un parfum épicé qui avait survécu à son voyage en tram et à la pluie de Bradfield. Si elle était aussi douée dans son travail qu’elle l’était pour égayer les lieux, la vie professionnelle de Rob allait nettement s’améliorer.

Quelques minutes plus tard, ils sortirent de l’ascenseur au service marketing. À cette heure-ci, il faisait encore sombre.

— Les employés gèrent eux-mêmes l’éclairage de leur box. Cela leur donne l’illusion de contrôler quelque chose et ça nous permet de voir en un coup d’œil qui est absent.

Rob lui fit traverser la pièce.

— Il y a quelqu’un qui est arrivé tôt, fit remarquer Marie en indiquant une lumière allumée dans un coin.

Rob se frotta le menton.

— C’est Gareth Taylor, expliqua-t-il avec une mine faussement peinée. Il a perdu sa famille récemment.

Rob ne compatissait pas avec Gareth. Selon lui, il était temps de tourner la page, de refaire sa vie. Mais il savait que la majorité des gens ne partageaient pas son point de vue sur cette question, alors il se taisait quand ses collègues parlaient de ce « pauvre Gareth » autour de la machine à café, se contentant d’approuver silencieusement.

Une victime idéale

Le visage de Marie s'adoucit.

— Le pauvre. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Accident de voiture. Sa femme et ses deux enfants sont morts sur le coup.

Rob continua d'avancer sans un coup d'œil à son collègue en deuil.

Marie s'arrêta un instant avant de le rattraper.

— Et il est déjà là à cette heure-ci ?

— Il dit qu'il préfère être ici que chez lui à ne rien faire. Je n'y vois aucun problème. Ça fait deux ou trois mois maintenant, dit-il avant de tourner la tête et d'esquisser un sourire amer. On serait dans la merde s'il se mettait en congé maladie aujourd'hui.

Marie se contenta de soupirer légèrement et le suivit à l'extrémité de la salle, jusqu'à une pièce relativement grande. Il y avait un bureau et deux chaises, deux tableaux blancs et une poubelle de recyclage papier. Rob fit une petite courbette ironique.

— Bienvenue chez vous.

— Au moins, c'est assez grand, commenta Marie en posant son ordinateur sur le bureau, son sac dans un tiroir et en suspendant son manteau à un crochet fixé derrière la porte. Bon, commençons par le commencement. Où se trouve la machine à café et comment fonctionne-t-elle ?

Rob sourit.

— Suivez-moi, répondit-il en ressortant dans la grande salle. Il faut acheter des jetons auprès de Charyn, à la réception. Cinq pour une livre.

Ils repassèrent près du bureau de Gareth Taylor, dont la lumière éclairait une porte coincée dans un renforcement. Elle ouvrait sur une petite pièce où se trouvaient deux machines à café. Rob indiqua une série de boîtes en plastique contenant des petites capsules.

— On choisit son poison, on met la capsule dans la machine et on insère le jeton.

Il fouilla dans la poche de son pantalon et en sortit un petit jeton rouge.

Vingt-quatrième jour

— Je vous offre le premier, annonça-t-il en le lui tendant comme s'il lui faisait un grand honneur. Je vais vous laisser vous installer. J'ai une ou deux choses à régler avant que la horde n'arrive. J'ai organisé une réunion avec les chefs d'équipe à 8h30 dans la petite salle de réunion. Vous n'aurez qu'à demander autour de vous, tout le monde sait où elle se trouve.

Sur ce, il laissa Marie devant un large choix de boissons. Elle choisit un cappuccino et fut agréablement surprise du résultat. Elle retourna dans la grande salle, où trois ou quatre bureaux étaient à présent allumés. Elle voulait commencer par faire connaissance avec ses employés et se dirigea vers Gareth Taylor en prenant soin d'afficher un sourire amical.

Il leva les yeux, l'air surpris, quand elle s'approcha. Il tapa rapidement sur son clavier et alors qu'elle faisait le tour du bureau pour se poster à côté de lui, elle eut l'impression que l'écran s'ouvrait sur une nouvelle page. Tellit ressemblait à toutes les entreprises où elle avait travaillé, avec des employés qui grappillaient quelques minutes sur leur temps de travail pour faire des choses qui ne regardaient qu'eux. La nature humaine était la même partout. Cela ne gênait pas Marie tant que la productivité restait bonne et que personne n'abusait.

— Bonjour, je suis Marie Mathers. La nouvelle directrice marketing.

Gareth lui serra la main sans enthousiasme. Sa paume était froide et sèche, sa poigne ferme mais pas agressive.

— Je me doutais que c'était vous. Je suis Gareth Taylor, je fais le sale boulot ici : je gère le site web et les appels.

— Selon moi ce n'est pas un sale boulot, c'est l'image de l'entreprise.

Gareth haussa les sourcils.

— Ça change rien à la réalité.

— Vous êtes matinal.

Il hocha la tête.

— Écoutez, je sais que Rob vous a sûrement mis au courant. Le travail est la seule chose stable qui me reste. J'ai pas besoin qu'on me plaigne. Je ne suis pas comme lui, qui

Une victime idéale

n'a pas arrêté de geindre quand sa femme l'a quitté. J'ai juste envie qu'on me fiche la paix, d'accord ?

Sa voix trahissait sa frustration. Elle pouvait imaginer à quel point il était difficile de supporter les remarques bien intentionnées des autres quand on avait vécu une pareille tragédie.

Marie se pencha en avant et regarda l'écran.

— Message bien reçu. Alors, sur quoi est-ce que vous travaillez ?

Elle espérait qu'il allait sourire, au moins. Au lieu de ça, il se renfrogna un peu plus.

— Vous n'y comprendrez rien tant que vous ne serez pas complètement dedans. Je suis en train de mettre en place une stratégie pour inciter nos clients seniors à souscrire à des contrats longue durée. Je crois qu'on ne fait pas les bons choix. Vous pourrez revenir me dire ce que vous en pensez quand vous serez au courant des dossiers.

On pouvait prendre cette réponse un peu brusque de deux façons. Pour le moment, Marie choisit d'éviter la confrontation.

— J'ai hâte d'en savoir plus, dit-elle en buvant une gorgée de cappuccino. Je suis toujours contente d'entendre ce que mon équipe a à me dire.

Ce soir, quand elle se détendrait avec un verre de vin blanc pendant que Marco préparerait le dîner, elle lui raconterait ça. Ils s'étaient amusés, comme cela leur arrivait souvent, à imaginer ses nouveaux collègues. Allait-elle s'attirer la sympathie de Gareth ou resterait-il dans son coin ? Est-ce que le flirt évident de Rob dépasserait les bornes au point qu'elle doive en référer à ses supérieurs ? Marco et elle adoraient spéculer sur ce genre de choses et il leur arrivait même de s'inspirer de leur vie de bureau pour pimenter un peu leurs jeux coquins.

Ils s'amusait, rien de plus, pensait Marie. C'était juste pour s'amuser.

Paula remarqua immédiatement que Torin était anxieux. Heureusement pour elle, rester impassible sous la pression nécessitait plus de talent et d'efforts qu'il n'était capable d'en fournir. En temps normal, elle lui aurait proposé de boire quelque chose pour le calmer, mais elle se trouvait en territoire inconnu à Skenfrith Street et ne voulait pas perdre de temps à aller chercher une boisson. Elle ne voulait surtout pas faire attendre sa nouvelle chef plus longtemps que nécessaire.

Théoriquement, elle aurait dû demander qu'un représentant légal soit présent pendant qu'elle interrogeait Torin. Mais elle se dit qu'elle pouvait se débrouiller seule. Et puis ce n'était pas comme s'il s'agissait d'un interrogatoire criminel. Paula le regarda et lui demanda :

— Quand est-ce que tu as commencé à t'inquiéter ?

— Je ne sais pas exactement.

— À quelle heure rentre-t-elle du travail, d'habitude ?

Il haussa une épaule.

— Vers 17 h 30, mais parfois elle fait des courses en rentrant et dans ce cas elle arrive plutôt vers 18 h 45.

— Donc on peut dire que tu as commencé à t'inquiéter vers 19 heures ?

— Je me suis pas vraiment inquiété. Je me suis plutôt demandé où elle était. Elle a une vie, aussi. Parfois elle sort manger une pizza avec une copine, ou voir un film, des trucs

Une victime idéale

comme ça. Mais dans ce cas, elle me prévient le matin. Ou elle m'envoie un texto si c'est un truc spontané.

Paula ne fut pas surprise. Bev McAndrew lui avait paru être une femme prévoyante.

— Et est-ce que tu lui as envoyé un texto ?

Torin hocha la tête en mordillant le coin de sa lèvre inférieure.

— Ouais, pour lui demander ce qu'il y avait à manger et quand est-ce qu'elle rentrait.

Des questions typiques d'adolescent.

— Et elle n'a pas répondu ?

— Non.

Il s'agita sur sa chaise puis se pencha, avant-bras posés sur la table, mains croisées.

— Je savais pas quoi faire. J'étais pas vraiment inquiet, plutôt vénère, quoi.

Il leva rapidement les yeux vers elle pour voir si elle allait lui passer un savon parce qu'il avait utilisé ce genre de vocabulaire. Mais elle sourit.

— Vénère et crevant la dalle, j'imagine.

Il se détendit légèrement.

— Ouais, c'est clair. J'ai regardé dans le frigo et y avait un reste de quiche de la veille, alors je l'ai prise et je l'ai bouffée. Et elle m'avait toujours pas appelée.

— Est-ce que tu as contacté ses amis ?

Il plissa le front comme s'il n'avait pas compris la question.

— Comment j'aurais fait ? Je connais pas leurs numéros. Ils sont tous dans son téléphone, elle les a écrits nulle part. En plus je connais pas leurs noms, pour la plupart. Je pouvais pas chercher sur Internet « Dawn ma collègue » ou « Megan du cours de gym » ou « Lara mon amie d'enfance ».

Il n'avait pas tort. Avant, quand quelqu'un disparaissait, on vérifiait son carnet d'adresses, son agenda, son répertoire près du téléphone. Aujourd'hui, tout le monde transportait sa vie avec soi si bien que quand quelqu'un disparaissait, il ne laissait plus de traces.

— Tu n'as pas appelé des membres de ta famille ?

Vingt-quatrième jour

Il secoua la tête.

— Ma grand-mère vit à Bristol avec ma tante Rachel. Ma mère n'a pas parlé à mon père depuis le début de l'année et de toute façon, il est en mission en Afghanistan. Il est médecin dans l'armée.

Paula crut déceler une once de fierté dans sa voix.

— Et son travail ? Tu as pensé à les appeler ?

Il parut agacé.

— Ils répondent pas au téléphone en dehors des heures de bureau. Le soir, la pharmacie ne s'occupe que des urgences de l'hôpital. Même si j'avais appelé, personne aurait répondu.

Paula repensa à sa propre adolescence et se demanda ce qu'elle aurait ressenti si ses parents, sages et respectables, avaient disparu sans explication. Vu les circonstances, elle trouvait que Torin parvenait à garder son calme, sachant que ces questions devaient lui apparaître assez inutiles. C'était cette faculté à se mettre à la place des autres qui rendait Paula si douée pour les interrogatoires. Elle avait besoin que Torin lui fasse confiance et ait l'impression qu'on s'occupait de son cas, afin de pouvoir lui soutirer des informations utiles.

— Et alors, qu'est-ce que tu as fait ?

Il cligna des yeux rapidement. De honte ou de colère, Paula n'aurait su le dire.

— J'ai allumé ma X-box et j'ai joué à Minecraft jusqu'à ce que je sois crevé et que j'aie me coucher. Je savais pas quoi faire d'autre.

— Tu as fait ce qu'il fallait. Beaucoup de jeunes de ton âge auraient paniqué. Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ce matin ?

— Je me suis réveillé avant mon réveil. Au début j'ai cru que c'était maman qui faisait du bruit et qui m'avait réveillé, mais non. Je suis allé dans sa chambre et son lit n'était pas défait, expliqua-t-il en se mordillant de nouveau la lèvre d'un air troublé. Elle était pas revenue. Et elle fait pas ce genre de trucs. J'ai un pote, sa mère sort parfois toute la nuit sans lui dire. Et ce mec à la réception, là, je voyais bien qu'il se

Une victime idéale

disait : « Pauvre gars, sa mère couche à droite à gauche et il est le dernier au courant. »

Il ne pouvait plus s'arrêter de parler à présent.

— Mais je vous dis que ma mère, elle est pas comme ça. Elle est vraiment pas comme ça. Mais genre vraiment pas. En plus c'est comme une règle entre nous. Si on est en retard, on s'envoie toujours un texto pour prévenir. Genre quand je rate le bus ou si le parent d'un copain doit me ramener et qu'il est pas à l'heure. Ou quand elle est retenue au travail. Toujours.

Il s'arrêta brusquement.

— Et alors tu es venu ici.

Ses épaules s'affaissèrent.

— Je voyais pas quoi faire d'autre. Mais vous vous en foutez, non ?

— Si c'était le cas, je ne serais pas là en train de t'écouter. En général, on attend que la personne ait disparu depuis vingt-quatre heures, c'est vrai.

Sauf quand un individu vulnérable est concerné.

— Mais pas quand il s'agit d'une femme comme ta mère, qui a la responsabilité d'un enfant ou d'une personne âgée, par exemple. Je vais devoir prendre quelques renseignements sur elle pour pouvoir lancer les recherches.

Elle fut interrompue par un petit coup à la porte. Avant qu'elle puisse dire quoi que ce soit, le réceptionniste l'entrouvrit et passa la tête.

— Le commandant Fielding veut savoir si vous en avez encore pour longtemps.

Il ne chercha aucunement à dissimuler sa satisfaction.

Paula lui lança un regard de pitié.

— Je suis en train d'interroger un témoin. C'est pour ça que je suis ici. Dites au commandant que j'arrive dès que j'ai terminé, merci.

— Je vais transmettre le message.

Torin le regarda sortir avec mépris.

— Vous êtes dans la merde à cause de moi, maintenant ?

— Je fais mon travail, Torin. C'est tout ce qui compte. Maintenant je vais avoir besoin de quelques renseignements.

Vingt-quatrième jour

Elle n'en eut pas pour longtemps. Torin, quatorze ans. Scolarisé au collège de Kenton Vale. Bev, trente-sept ans, pharmacienne en chef au Bradfield Cross Hospital, divorcée depuis huit ans de Tom, actuellement en mission à Camp Bastian. Torin et Bev vivent dans une maison au 17 Grecian Rise, dans le quartier de Kenton, à Bradfield. Pas de raison apparente pouvant expliquer la disparition de Bev. Pas d'antécédents de maladie mentale ou de dépression. Pas de problèmes financiers apparents en dehors de ceux que connaissaient tous les employés du secteur public ces temps-ci.

Paula nota les numéros de portable de la mère et du fils avant de poser son stylo.

— Est-ce que tu as une photo d'elle ?

Il pianota sur son téléphone puis le tourna vers elle. Paula reconnut Bev sur la photo, ce qui n'était pas toujours évident avec les clichés des smartphones. C'était un portrait, apparemment pris sur une plage ensoleillée. Elle avait d'épais cheveux blonds, des yeux bleus, un visage ovale avec des traits réguliers. Elle était jolie mais ce n'était pas non plus une vraie beauté, elle avait un visage avenant et un sourire joyeux. En voyant sa photo, Paula se souvint qu'elle avait trouvé Bev attirante. Elle n'avait pas ressenti de réel désir pour celle qui les avait invitées à dîner, mais avait simplement remarqué que Bev était son genre de femme. Comme l'était Carol Jordan. Une régularité de traits, une couleur de cheveux qui retenaient toujours son attention. Caractéristiques qui ne correspondaient pas au Dr Elinor Blessing. Paula savait que sa compagne était belle : elle ressentait toujours un coup au cœur quand elle la voyait, avec ses cheveux noirs parsemés de mèches blanches et ses yeux gris. Mais ce n'était pas cela qui avait plu à Paula quand elles s'étaient rencontrées. C'était sa gentillesse, et c'était beaucoup plus important. Toujours est-il que Bev ne l'avait pas laissée complètement indifférente. Et il y avait des chances pour qu'elle ne soit pas la seule.

— Est-ce que tu peux me l'envoyer par mail ? lui demanda-t-elle.

Une victime idéale

Elle écrivit son numéro de portable et son adresse e-mail sur une page vierge de son carnet qu'elle déchira avant de la passer à Torin.

— Est-ce qu'elle a des cicatrices, des marques de naissance, des tatouages ? C'est plus facile de la retrouver si par exemple elle a eu un accident et a été emmenée à l'hôpital sans son sac à main.

Il regarda le papier que Paula venait de lui donner puis releva les yeux.

— Elle a un oiseau tatoué sur l'épaule gauche. Et elle a une cicatrice sur la cheville droite, elle a eu une fracture et ils ont dû l'opérer.

Paula nota ces renseignements rapidement.

— Merci, c'est très utile.

— Qu'est-ce que vous allez faire pour ma mère ?

— Je vais passer quelques coups de fil. Parler à ses collègues.

— Et moi ?

C'était une bonne question. Torin était mineur ; elle savait qu'elle devait contacter les services sociaux pour qu'on s'occupe de lui. Mais Bev pouvait encore revenir. Elle pouvait réapparaître, gênée, après avoir découché toute une nuit. Dans ce cas-là, stopper le processus lancé par l'assistante social serait un véritable cauchemar pour la mère et son fils. On la qualifierait de mère irresponsable et on la rangerait dans la case des parents « à risque ». Ça pourrait avoir des répercussions sur son travail. Paula ne voulait pas avoir ça sur la conscience.

— Toi, tu vas aller à l'école.

— Comme d'habitude ?

— Oui. Envoie-moi un texto en sortant de l'école et je te dirai quoi faire. J'espère que d'ici là elle sera arrivée au travail et que tout sera réglé.

Elle essaya de le rassurer en parlant sur un ton calme et en lui souriant.

— Vous croyez ? fit-il, l'air dubitatif.

Non.

Vingt-quatrième jour

— Il y a de grandes chances, dit-elle en se levant et en le faisant sortir.

Elle le regarda gagner la porte du commissariat, épaules voûtées, tête baissée. Elle avait envie de croire que Bev McAndrew était saine et sauve, et qu'elle allait rentrer chez elle. Mais pour s'en convaincre, il aurait fallu que l'espoir l'emporte sur son expérience et c'était impossible.

Elle se retourna, regrettant brièvement son ancienne équipe. Ils auraient très bien compris pourquoi elle se préoccupait de Torin et de sa mère récemment disparue. Mais c'était du passé. Aujourd'hui, elle devait affronter le commandant Fielding. D'après ce qu'elle avait entendu, c'était une femme qui obtenait des résultats et elle avait envie de travailler avec cette équipe. Mais voilà qu'elle avait déjà fait attendre sa nouvelle chef. Ce n'était pas du tout le démarrage parfait qu'elle avait imaginé. Avec un peu de chance, il n'était pas trop tard pour se racheter. Elle devrait simplement faire un petit effort supplémentaire.

Le tram traversa bruyamment le viaduc, son design moderne et fuselé contrastant avec les arches de brique rouge tachées de suie. C'était, aux yeux de Tony, exactement à l'image du quartier de Minster Canal Basin. En face du viaduc, on voyait l'abside en ruines d'une cathédrale ; il ne restait plus qu'un pan de mur en pierre calcaire après qu'un bombardement de la Luftwaffe avait réduit la bâtisse en poussière. Une dizaine d'années plus tôt, le viaduc et la ruine étaient entourés d'immeubles hétéroclites construits pêle-mêle, dont la moitié était à l'abandon avec des fenêtres pourries et des toits effondrés. Le quartier du canal était à l'époque l'endroit le moins agréable et le moins apprécié du centre-ville de Bradfield.

Et puis un petit malin de la municipalité avait dégotté un fonds européen destiné à redonner vie aux zones délaissées et défavorisées des villes. Aujourd'hui, c'était un quartier qui bougeait. Ateliers d'artisans, éditeurs indépendants et développeurs de logiciels se côtoyaient joyeusement, des appartements et des studios occupaient les étages supérieurs des immeubles et tout ce beau monde avait à sa disposition un vaste choix de bars et de bistrotts pour sortir. L'une des stars de la *premier league* de Bradfield Victoria avait même prêté son nom à un bar à tapas espagnol où il daignait de temps en temps faire une apparition.

Dans le bassin lui-même se mêlaient à présent des amarages pour résidents permanents et des emplacements pour

Vingt-quatrième jour

les péniches proposant des locations de vacances et des sorties à la journée, alors qu'autrefois on chargeait des bateaux de marchandises destinés à parcourir le pays.

Bien que ce soit un environnement plaisant, Tony n'avait jamais songé auparavant à s'y installer réellement. Il avait bu un verre avec Carol Jordan une fois, en terrasse d'un des bars qui bordaient le canal, un jour où ils avaient fait semblant d'être des gens normaux capables d'avoir une conversation ne tournant pas autour de psychopathes. Une autre fois, il avait partagé des tapas avec deux collègues américains venus voir l'hôpital psychiatrique sécurisé où il travaillait. Il avait plus d'une fois marché le long de ce canal tout en réfléchissant à un cas compliqué. Marcher lui libérait l'esprit et lui ouvrait de nouvelles pistes de réflexion.

Il connaissait donc assez bien le coin. Pourtant, il ne s'était jamais demandé à quoi ressemblerait sa vie s'il habitait sur l'eau, en plein cœur de la ville. Jusqu'à ce que cette option soit la seule qui lui reste. Il avait vendu sa maison de Bradfield le jour où il avait cru trouver un endroit où il s'était vraiment senti chez lui. Mais cet endroit était parti en fumée, tout comme la vie qu'il aurait pu y mener. Où qu'il regarde, il ne voyait que ce genre de foutues métaphores.

Tony traversa la zone pavée séparant le bar à tapas des amarrages de bateaux et monta à bord d'une jolie péniche dont le nom, *Steeler*, était écrit en noir et or sur la poupe. Il déverrouilla les gros cadenas qui fermaient la porte et descendit quelques marches jusqu'à la cabine. En passant, il appuya sur les interrupteurs du générateur électrique à énergie solaire. Même le ciel gris de Bradfield fournissait suffisamment d'énergie pour une personne dont les besoins en électricité étaient tout sauf extravagants.

Il avait été surpris de s'adapter aussi facilement à vivre dans un espace confiné. Avoir une place pour chaque chose et chaque chose à sa place s'était révélé apaisant. Il n'avait que l'essentiel ; sa vie matérielle s'était réduite à presque rien et ce mode d'existence l'avait forcé à reconsidérer l'importance d'un tas de choses qui l'avaient encombré jusque-là. Certes, il n'appréciait guère les contraintes pratiques

Une victime idéale

comme vider les toilettes ou remplir la citerne. Il n'était pas non plus très à l'aise avec la camaraderie des plaisanciers, un milieu qui paraissait rassembler les gens les plus disparates. Et il ne maîtrisait pas encore le système de chauffage. Maintenant que les nuits rafraîchissaient, il en avait marre de se réveiller dans une cabine glaciale. Il allait devoir se résoudre, en dernier recours, à lire le manuel d'utilisation une bonne fois pour toutes. Malgré ces désagréments, il avait pris ses marques dans cet univers calme et restreint.

Il posa son sac sur la banquette en cuir capitonné qui longeait le mur et alluma la bouilloire pour se faire du café. En attendant que l'eau boue, il alluma son ordinateur portable et consulta ses mails. Son seul nouveau message venait d'un policier pour qui il avait établi le profil psychologique d'un violeur en série, quelques années plus tôt. Espérant à moitié qu'il lui propose de retravailler avec lui, il ouvrit le mail.

« Salut Tony,

Comment vas-tu ? J'ai entendu parler de cette affaire avec Jacko Vance. Terrible, mais sans ton intervention, ça aurait pu être encore pire.

Je t'écris parce que nous organisons une conférence pour promouvoir le recours au profilage des criminels dans les affaires importantes. Toutes les affaires, pas seulement les meurtres. C'est de plus en plus difficile de convaincre la hiérarchie et les chefs que ça vaut le coup de dépenser de l'argent pour ça en ces temps d'austérité générale. On voudrait leur faire comprendre que c'est une dépense en amont qui permet d'économiser par la suite. J'ai pensé que Carol Jordan serait parfaite pour défendre ce point de vue, puisqu'elle a travaillé main dans la main avec toi pendant toutes ces années. Mais j'ai du mal à la contacter. La brigade criminelle de Bradfield m'a informé qu'elle n'était plus chez eux et qu'elle avait été mutée à West Mercia. Mais eux me disent qu'elle ne fait pas partie de leur équipe. J'ai essayé de lui envoyer un e-mail à l'adresse que

Vingt-quatrième jour

je possédais, mais il m'est revenu. Et son numéro de portable n'est plus attribué. Je me suis demandé si elle n'était pas en mission d'infiltration en ce moment. Quoi qu'il en soit, j'imagine que tu sais comment je peux la joindre.

Est-ce que tu pourrais me transmettre ses coordonnées ? Ou lui dire de me contacter ?

Merci d'avance,

Commissaire Rollo Harris,

Police du Devon et de Cornouailles. »

Tony scruta l'écran jusqu'à ce que les mots deviennent flous. Rollo Harris n'était pas le seul à se demander où se trouvait Carol Jordan et comment la joindre. La plupart des gens qui les connaissaient tous les deux auraient eu du mal à le croire, mais Tony n'avait pas adressé la parole à Carol depuis presque trois mois. Même s'il s'était senti capable de briser ce silence, il n'aurait pas su où la trouver. Ses dernières paroles, une fois la traque de Vance terminée, avaient été : « Il n'y a pas que ça qui est terminé, Tony. » Et apparemment, elle le pensait vraiment. Elle était sortie de sa vie.

Au début, il avait réussi à garder sa trace. Même si, durant ses dernières semaines au sein de la brigade criminelle de Bradfield, elle avait été en congé pour raisons personnelles, elle avait eu l'obligation de donner des signes de vie à ses employeurs. Et comme Paula McIntyre mesurait l'intensité du lien qui unissait Carol à Tony, elle l'avait tenu au courant. Carol avait loué un appartement de fonction à Bradfield pendant un mois avant de retourner chez ses parents.

Ensuite, elle avait quitté son poste à la brigade ainsi que le domicile familial, selon Paula.

— Je l'ai appelée sur son portable mais son numéro n'est plus attribué. Alors j'ai téléphoné à ses parents et j'ai eu son père. Il n'était pas très bavard mais m'a dit qu'elle ne vivait plus sous leur toit. Soit il ne sait pas où elle est partie, soit il n'a pas voulu me le dire.

Vu les talents de Paula en matière d'interrogatoire, il en avait conclu que David Jordan ne savait pas où se trouvait sa fille.

Une victime idéale

Il ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui s'était passé. En tant que psy, il ne lui aurait jamais conseillé de retourner chez ses parents vu les circonstances. Son frère était mort, assassiné par un tueur que Carol et Tony n'avaient pas réussi à intercepter à temps. Quand on était en deuil, on avait souvent besoin de trouver des coupables. Est-ce que c'était la culpabilité de Carol ou le chagrin de ses parents qui avait creusé un fossé entre eux ?

Quoi qu'il en soit, ça ne s'était pas bien passé. Tony aurait pu le parier. Et puisque Carol le tenait pour responsable de la mort de Michael et Lucy pour ne pas avoir su anticiper les actions de Vance, il ne faisait pas de doute qu'elle devait également lui reprocher cette situation avec ses parents. Comme si ça ne suffisait pas.

Il se frotta les yeux. Il était le dernier à savoir où se cachait Carol. Et tôt ou tard, il allait devoir prendre son courage à deux mains pour y remédier ou accepter de ne plus jamais la revoir.

Gartonside était un quartier où personne ne choisissait d'habiter. Même à la toute fin du XIX^e siècle, époque où l'on avait construit ces rangées étroites de maisons mitoyennes en briques, les résidents savaient qu'elles deviendraient des taudis avant le tournant du siècle. Les murs fins n'isolaient ni du froid ni de l'humidité. Les matériaux bon marché ne garantissaient guère d'intimité. Les toilettes extérieures et l'absence de salles de bains ne contribuaient pas à l'hygiène ni à la bonne santé des ouvriers qui s'entassaient dans ces petites maisons. Gartonside était devenu le point de chute des bons à rien, des désespérés et des nouveaux arrivants. Pour y échapper, la seule solution était d'émigrer.

Au tournant du nouveau millénaire, la mairie de Bradfield avait décidé de raser Gartonside et d'y bâtir un lotissement composé de maisons plus spacieuses avec des places de parking devant et des petits jardins à l'arrière. Dix ans plus tard, la première étape du projet consistant à déloger les résidents et démolir leurs anciennes habitations n'était pas encore achevée. Il restait quelques rues dans l'ombre du stade de Bradfield Victoria où les habitants résistaient. Un peu plus loin se trouvait un groupement de maisons barricadées attendant qu'on les réduise en poussière.

Le GPS de Paula fonctionnait encore selon l'ancien plan de Gartonside, ce qui retarda d'autant plus son arrivée sur la scène de crime. Quand elle parvint à Rossiter Street, le

Une victime idéale

périmètre était bien établi à l'aide de rubans devant lesquels des policiers en uniformes et vestes fluorescentes montaient la garde, le visage impassible. Elle gara sa voiture sur le parking improvisé et s'avança.

— Où est le commandant Fielding ?

Un policier tenant un bloc-notes à la main indiqua de la tête un camion garé un peu plus bas.

— Là-dedans, elle se prépare.

Paula fut soulagée. Elle n'était pas si en retard que ça. Quand elle avait dit au revoir à Torin et qu'elle était enfin entrée dans les bureaux de la brigade, elle avait été surprise de ne trouver personne. Au lieu du brouhaha habituel de conversations et de sonneries de téléphone, un calme surnaturel régnait, ponctué uniquement par le bruit de quelques officiers tapotant sur leurs claviers d'ordinateurs.

Celui qui était assis près de la porte avait levé la tête et haussé ses sourcils broussailleux.

— Vous devez être la nouvelle, non ? McIntyre, c'est ça ?

Paula avait été tentée de lui clouer le bec en rétorquant « Lieutenant McIntyre, s'il vous plaît », mais comme elle ne connaissait pas encore les codes, elle s'était contentée de dire :

— Et vous êtes ?

Il avait dégage sa frange noire de son front brillant :

— Officier Pat Cody, avait-il annoncé avant de faire un grand geste du bras. Et voici la brigade criminelle de Skenfrith Street. Ils sont presque tous partis sur une nouvelle affaire. Un meurtre, à Gartonside.

La journée ne s'annonçait pas reposante.

— Est-ce que le commandant Fielding y est aussi ?

Cody avait esquissé un petit sourire.

— Vous avez tout compris. Et elle est pas très contente que sa nouvelle recrue ne soit pas là.

Il haussa de nouveau les sourcils. Tout ça avait l'air de le divertir.

Paula n'avait pas l'intention de se justifier devant lui.

— Vous avez une adresse ?

— Rossiter Street, Gartonside.



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELHN000380.N001
Dépôt légal : mai 2016